

C'est toujours comme ça !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 25

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

« LE PRINTEMPS DANS LE JURA »

La page suivante est de Ruskin, le grand apôtre du beau et de la nature ; elle est extraite de son ouvrage : *Les Sept Lampes de l'Architecture*.

« Parmi les heures de ma vie auxquelles je me reporte avec une particulière gratitude parce qu'elles furent marquées par une surabondante plénitude de joie ou une extraordinaire clarté d'enseignement, il en est une passée, voilà maintenant quelques années, un peu avant le coucher du soleil, dans le Jura. C'est un lieu qui a toute la solennité sans rien de la sauvagerie des Alpes. On y a la sensation d'une grande force qui commence à se manifester sur la terre et d'une profonde et majestueuse harmonie dans le surgissement des longues lignes basses des collines boisées de sapins ; les premiers accents de ces puissantes symphonies montagnaises qui vont bientôt résonner plus haut et se briser sauvagement tout le long des remparts des Alpes. Mais leur force est encore contenue, et, au loin, les chaînes des montagnes pastorales se suivent l'une l'autre comme ces longues lignes d'une houle gémissante qui viennent du fond d'une mer orageuse troubler des eaux tranquilles.

» Une profonde tendresse imprègne cette vaste monotonie ; les forces destructives et l'expression refrognée des chaînes centrales s'en sont pareillement allées. Aucun sentier tracé par d'anciens glaciers, buriné par les gelées, encombré de débris, ne ravine les moelleux pâturages du Jura ; aucune ruine de pierres éclatées n'interrompt les belles rangées de sa forêt ; aucun torrent blafard, boueux ou furieux, n'improvise son lit brutal et capricieux parmi les roches. Patiemment, remous par remous, les courants verts et clairs serpentent le long de leurs rives accoutumées, et, sous le calme sombre de leurs pins que rien ne trouble, surgit une réunion de fleurs joyeuses telle que je n'en connais pas de semblable parmi toutes les bénédictions de la terre.

« C'était le printemps aussi, et toutes les fleurs se répandaient en grappes serrées comme par amour ; il y avait de la place assez pour toutes, mais elles écrasaient leurs feuilles selon toutes sortes de formes étranges, uniquement afin d'être plus près des unes des autres. Il y avait là, l'anémone des bois, étoilée par étoile, s'achevant à tout moment en nébuleuses ; et il y avait les oxalis, troupes par troupes, comme les processions virginales du mois de Marie. Les sombres fentes verticales du calcaire étaient bouchées par ces fleurs comme par une neige épaisse et bordée de lierre, sur ses arêtes — d'un lierre léger et adorable comme de la vigne ; et, de temps en temps, un jaillissement bleu de violettes et aux endroits ensoleillés, les clochettes des coucous, et sur un terrain plus découvert, la vesce, la consoude et le bois gentil et les petits bourgeons de saphir du *polygala alpina*, et la fraise sauvage, juste une fleur ou deux, tout cela noyé dans le velouté doré d'une mousse épaisse, chaude et couleur d'ambre. J'arrivai à ce moment sur le bord du ravin ; le murmure solennel de ses eaux monta soudainement d'au-dessous de moi mêlé au chant des grèves dans les branches des pins, et sur le côté opposé de la vallée, fermée tout le long par un mur gris de rochers de calcaire, il y avait un faucon, qui s'envolait lentement de leurs sommets, les touchant presque de ses ailes, et avec les ombres projetées d'en haut par les sapins, vacillant sur son plumage ; mais avec une profondeur de cent brasses sous sa poitrine et les courants ondoyants de la

verte rivière glissant et étincelant vertigineusement au-dessous de lui, les globes d'écume de l'eau courant dans le même sens que le vol de l'oiseau.

» Il serait difficile d'imaginer un spectacle où l'intérêt dépendît autant de sa pure beauté sérieuse et solitaire. Mais l'auteur se rappelle bien le vide brusque qui se fit et le froid qui, soudain, l'envahit, lorsqu'afin de découvrir plus exactement les sources même de son impression, il s'efforça de se l'imaginer, pour un moment, comme un spectacle vu dans quelque forêt aborigène du Nouveau-Monde. En un instant, les fleurs perdirent leur éclat, la rivière sa musique ; les collines devinrent d'une désolation oppressive ; une pesanteur ressentie dans les branches de la forêt assombrie montra dans qu'elle mesure la puissante impression qu'elles faisaient tout à l'heure tenait à la présence d'une vie autre que la leur, et à quel point la gloire de la création qui ne périt jamais ou continuellement se renouvelle, provient de choses plus précieuses par leur souvenir qu'elle n'est elle-même par son renouveau. Ces fleurs, à jamais jaillissantes et ces cours d'eau qui coulent toujours avaient été teintés des profondes couleurs de l'endurance, du courage et de la vertu des hommes, et les cimes noires des montagnes qui surgissaient contre le ciel du soir étaient l'objet d'un culte plus profond parce que leurs lointaines ombres tombaient à l'est sur le mur de fer du fort de Joux et le donjon carré de Grandson ».

Le cœur et la langue. — Un vieux militaire rencontre à la promenade un pauvre homme amputé des deux bras et qui le regarde d'un air suppliant.

Le vieux soldat sort vingt sous de sa poche et les glisse dans le gousset de l'infortuné.

— Tiens, mon brave, dit-il ; quand on a perdu les deux bras, il ne faut pas avoir honte de tendre la main.

Ce qu'il pensait. — Dans une cause sensationnelle, le jury venait de prononcer un verdict d'acquiescement en faveur de tous les prévenus.

Devant le tribunal, une foule immense, qui n'avait pu pénétrer dans la salle, attendait avec impatience le dénouement.

Soudain, un homme sort du bâtiment. On s'empresse autour de lui :

— Eh bien ?

— Eh bien..., eh bien... c'est ce que je pensais, une équitation générale.

Laquelle ! — Deux braves Vaudois du district de Grandson, soldats au service de Napoléon I^{er}, étaient convenus entre eux de ne point s'abandonner et de se prêter mutuellement secours au besoin. Un d'entre eux eut la jambe emportée par un boulet, à la bataille de Wagram, et il somma son camarade de tenir son engagement. Celui-ci le chargea sur ses épaules pour le porter à l'ambulance. Chemin faisant, un autre boulet vint enlever la tête au blessé, sans que le camarade s'en aperçût, et il continuait gravement sa route.

— Où allez-vous donc ? lui dit un officier qui le vit passer.

— Je vais porter mon camarade à l'ambulance.

— Comment, à l'ambulance ! mais il n'a plus de tête !

— Plus de tête !... A ces mots, il jette son fardeau par terre et s'écrie en regardant le cadavre :

— C'est un peu fort ; il m'avait dit qu'il n'avait qu'une jambe d'emportée.

C'EST TOUJOURS COMME ÇA !

FLOTTEZ, drapeaux ! sonnez, fanfares ! Lausanne est en fête et la Suisse avec elle. Dans trois semaines, près de quinze mille gymnastes venus de tous les coins du pays, d'Europe, d'Amérique même, seront dans nos murs.

Il y a vingt-neuf ans que notre capitale vaudoise n'a pas eu l'honneur d'accueillir les gymnastes suisses. En 1880, ce plaisir lui était accordé ; la fête eut lieu sur Montbenon. Ce fut la dernière à laquelle notre belle promenade offrit l'hospitalité de sa pelouse et de ses ombrages séculaires, témoins des grands jours de notre histoire. La justice fédérale avait décidé de choisir ce lieu charmant pour son asile.

Ce choix ne fut pas tout d'abord du goût de tout le monde. Il nous souvient même qu'à l'occasion de la fête fédérale de gymnastique, des tables avaient été placées à l'entrée de la promenade haute — aujourd'hui nivelée — sur lesquelles étaient déposées de grandes feuilles de papier, des plumes et de l'encre. En tête de ces feuilles, les mots suivants : *Pétition au Conseil communal en faveur de la conservation de Montbenon comme place de fête et du choix d'un autre emplacement pour la construction du Tribunal fédéral*.

Les signataires se pressaient autour des tables, à l'appel des personnes préposées à ce plébiscite suprême. Ils se pressaient si nombreux même, que plusieurs signèrent qui n'en avaient pas le droit : enfants ou étrangers, qui par gloire ou amusement se prétaient de bonne grâce à cette vaine manifestation.

Le Tribunal fédéral prit possession de Montbenon, dont personne ne regrette plus l'heureuse transformation. Mais, coïncidence curieuse, c'est en cette année où se célèbre de nouveau à Lausanne la fête fédérale de gymnastique, que s'agit de nouveau aussi la question du choix d'un emplacement pour y installer la justice fédérale, qui s'est développée avec le temps et à laquelle il faut un asile plus spacieux que son palais actuel.

C'est donc dans trois semaines seulement que s'ouvrira la grande fête ; la participation sera plus forte encore qu'elle n'a jamais été, et en ville on ne se douterait de rien. En dehors des comités, personne n'en dit mot, personne ne s'agit.

Que signifie ?... Tout simplement que Lausanne est maintenant une grande ville, où l'on ne s'étonne plus de rien. Noblesse et grandeur obligent ; mais on a pris l'habitude de recevoir et de bien faire sans qu'il soit besoin, six mois à l'avance, de s'agiter et de mettre tout sens dessus dessous.

Les broyeurs de noir s'en vont partout hochant la tête et disant : « Ah ! ça se présente mal. Les temps sont durs, les fêtes trop nombreuses et les bourses plates. La population ne donnera pas ; les drapeaux demeureront dans les galeas, la mousse dans les forêts et les fleurs chez le marchand ».

N'en croyez rien ! On a toujours dit cela, ici. Et l'heure de Lausanne donc ! elle ne sonne qu'à la dernière, mais quelle sonnerie, mon bon !

Que le Conseil d'Etat fasse hisser au clocher de la Cathédrale la bannière rouge à croix blanche, et au faite du Château le drapeau vert et blanc ; que la Municipalité arbore aux flèches de nos temples, à l'hôtel de ville, la bannière rouge et blanche de la commune et, en un clin d'œil, comme par enchantement, les drapeaux de toutes couleurs surgiront de toutes les fenêtres, les sapins embaumés se rangeront tout le long des trottoirs, les guirlandes de mousse et de lierre, piquées de fleurs multicolores, se balanceront, légères et gracieuses, sur la tête des passants, les arcs de triomphe se dresseront sur nos carrefours, les tramways, les auto-taxis, les vénérables fiacres, même, décorés d'oriflammes, rivaliseront de coquetterie. Lausanne, souriante toujours, dans son cadre incomparable, Lausanne pimpante et parée comme aux plus beaux jours, Lausanne ivre de jeunesse, de joie et de patriotisme, s'écriera : « Que la fête commence ! Gymnastes, chers confédérés, soyez les bienvenus ! »

Pensée. — Ce n'est pas d'aimer des choses différentes qui différencie les hommes.

Au contraire, c'est d'aimer les mêmes choses... différemment.

L'ORAGE

(Pièce de vers en patois picard.)

ATITRE de curiosité et à l'intention des personnes qui prennent encore intérêt aux patois, voici, en vers patois de Picardie, la description très pittoresque d'un orage. Ce morceau, bien connu dans son pays d'origine, sera, croyons-nous, compris sans trop de difficulté par ceux de nos lecteurs qui connaissent le patois vaudois.

Ch'touait dins chés keuds jours eq' laissant tcher leurs fanes.
Chés blés i meurissouait' emmi chés camps tout ganes.
Pourpeinsant su min tshés, ej' pouissois min roueyon ;
Mais vlo qu'éin gros hernu kerrié pa l'veint d'amont
Buke ein keu qui randonn' jus'qu'au fond d'chés vallées,
Et foet gambillonner chés bet's epaveudées.
Ches ab's i s'en n'emult'nt, tout ch'bos i n'ein fremit,
Long temps dins chés montaign's ol' l'ouit qui brouit.
Tout s'coétié, pis pus rien. Tout o bouchés s'n' haleine :
Chimientiere et luzets n' sont poent pus muets qu' el' plaine.
O diroet qu' tout atind, transi, geuloriant d' peur,
El débacle effreyab' qui vo foer' no malheur.
C'pendant chés laboureur ont beyé par derrière :
Ech' nuag' monte, i s' réteud, i s' gonfe. El veint d'arriére
Ess'flanke eddins, l' laok', dins des noërs tourbillons
El bahute ed' bistrac comme inn' pigné d'flacons.
El jour s'étoët foët veup'. Bondé d' grêle, ed teimpêtes,
Ech' hernu s'apploët, s'apponoët sus nos têtes.
O détele au pus rade au mitan d' sein souyeion.
O démar' sins guigner, pour rattrapper s' moëson : (chin'tent
Chés k'vans comm' des mahouais l' long d'ech' k'min s'émous-
I teur' té ché cailleux. Comme ed'z' épav's i bzin'tent.
Tout d'in keu, in éclair comme inn' feuchile ed fu
Cop' ches nués d' bistinchant et vient frôler mes yus.
Ech' tonner' buke et clake et s' trondel dins chés nuages ;
El pleuve à gros battants tchet, clitchett' min visage.
In veudoëse noërd ed poure, ed' graviers raiassés
Muche eché qui reste ed' jour, s'accouere edus chés blés,
S'y grincine et des tortingn', pis, comme aveu des n'ailles
Les dérache et dins l'air foët violer chés pailles.
Ah ! sus ch' qui n'ein restoët, des grèl's comme des molons
S'dégrink'tent ein clicotant et s' dékerk'tent a foëson !
J'ai vu, Pierre, oui ; j'ai vu tous les pein's d'em' n'année
Plouré's comme inn' grand' route ou bien écoulinées,
Chés ioux mordôët'nt chés riots, et d'ein bos d'tous chés
[camps,
Dins ch' fossé qui r'gordgeoët, seutoët ein gargonillant.
C'pendant j' rent' pa ch' corti, r'noyé jus'qu'à m' casaque.
Vlo qu'in eut' coup d'hernu tout auprès d'm' s'déclake :
J'beyais tout ébaubi ; in plet d'fu d'in bleu roux
Tchet, clique et craque, ecliff' min guedger d'bout in bout.

Distraction. — Un monsieur très distrait fait une promenade à cheval et traverse au galop la place de Montbenon. Arrivé à Tivoli, il réfléchit tout à coup qu'il a oublié de déposer, en passant, une lettre pressante au magasin d'articles de voyage du Grand-Chêne.

Il met pied à terre, appelle un ouvrier de ville qui travaillait près de là et lui dit :

— Ayez l'obligeance de garder mon cheval pendant que je vais jusqu'au Grand-Chêne.

Et de courir porter sa lettre.

Lo mondo à l'einvai. — C'était peu de temps avant l'introduction des nouvelles mesures.

Un paysan, voyant l'annonce d'une mise de paille, dit à sa femme :

— Dis-và, Suzette, crayio bin que foudra allà à sta misa po atzeta dè la paille dévânt que la vindou ao litre, que ne lai cougnâisso rin !

MANIES

IL paraît que tous, sans exception, avons notre manie, petite ou grande. Les unes, bien innocentes, occupent les loisirs de la vie et ne font de mal à personne ; les autres, encombrantes, impérieuses, sont un perpétuel martyre pour celui qui en est affligé et souvent aussi pour son entourage.

Une des manies les plus connues, c'est celle des collections. Qui donc n'en est atteint peu ou prou ? Tout est sujet à collection. On nous parlait l'autre jour d'un collectionneur de... devinez ?... de bouteilles. Oui, de bouteilles, et vides encore. Enfin, si ça peut lui faire plaisir. Quand vous aurez des bouteilles vides, bouteilles à vin ou bouteilles de pharmacie, qu'elles qu'en soient la forme, la contenance et la couleur, pensez à lui.

Les collectionneurs sont exposés parfois à de cruelles méprises, particulièrement les collectionneurs d'antiquités ou d'objets ayant appartenu à des hommes célèbres.

Un temps — la ferveur s'est un peu calmée, paraît-il — le souvenir de Voltaire attirait une foule de pèlerins à Ferney. Un amateur de statistique — encore une manie — calcula que le concierge de la maison de l'illustre écrivain vendait par an 8000 bustes de Voltaire fabriqués avec la terre de Ferney, à 1 franc pièce : 8000 francs ; 1200 lettres autographes, à 20 francs : 24,000 francs ; 500 cannes « authentiques » de Voltaire, à 50 francs pièce : 25,000 francs ; 300 perruques non moins authentiques, à 100 francs pièce : 30,000 francs ; — soit au total 87,000 francs de bénéfices annuels.

C'est le cas de mentionner au passage la curieuse exhibition faite jadis dans un musée forain : on y voyait le crâne de Napoléon à vingt ans, et, un peu plus loin, le crâne du même alors qu'il commandait en chef l'armée d'Italie.

D'ailleurs, un fait analogue s'est produit récemment à propos de Mme de Sévigné. On croyait avoir découvert, en 1870, dans le tombeau de la célèbre épistolière, un morceau de son crâne ; l'autre moitié avait été envoyée à Paris, et on l'y recherchait. Or, un peu plus tard, on apprit qu'il existait un autre crâne de Mme de Sévigné — tout entier cette fois — dans le couvent des dominicains de Nancy.

*

Une autre manie dont sont atteints nombre de gens, est celle de violer les lois et règlements établis dans l'intention, souvent méconnue, d'assurer le bien de tous.

Combien de gens très honorables et tout à fait incapables de commettre une action indélicatement dans le privé, et qui, chaque fois qu'ils reviennent de l'étranger, introduisent en contrebande quelques objets, qu'ils peuvent très bien trouver dans leur pays et souvent à de meilleures conditions. Peut leur chaut de risquer l'amende ou la prison ; ils sont contents de frauder le fisc.

S'il réussit, il en est aussi fier qu'un général qui vient de remporter une victoire.

Un trottoir est-il barré par des échafaudages ? Le maniaque de la violation cède à l'impérieux désir d'y marcher, au risque de recevoir un moëllon sur la tête. Il possède une carte de faveur pour une exposition, un concert ou un spectacle, il a l'exorbitante prétention de ne pas la montrer au contrôleur et d'être cru sur parole. Il suffit que cette inscription : *Défense de fumer*, frappe ses yeux, pour qu'il allume une cigarette. S'il voit sur une porte : *Défense d'entrer*, le diable lui-même ne l'empêcherait pas d'en tourner le bouton et d'en franchir le seuil. Il a la rage de ressembler à Panurge, qui rossait le guet, ou à Figaro, qui lançait des insolences au nez d'Almaviva. Il cherche l'occasion « d'embêter le gouvernement ». Tout est là.

« J'ai un ami — charmant garçon — qui est possédé au plus haut point de cette étrange manie, conte un chroniqueur. Quand il était soldat, il n'avait qu'une idée, qui était de s'habiller en civil, non pas que ce vêtement lui fût commode, mais parce qu'en dépouillant la capote et le pantalon garance, il bravait la consigne. Il se livrait à des ruses d'Apache pour parvenir à ses fins. Vingt fois, il faillit être mis dedans ; mais son étoile le protégea. Une solide correction l'eût guéri sans doute de ses mauvaises habitudes ; l'impunité l'y a enfoncé davantage. Et maintenant, il se croirait humilié dans son orgueil s'il se pliait aux plus simples instructions des lois et règlements. »

On en connaît beaucoup de ces gens-là. Ne cherchons pas trop, nous arriverions peut-être à quelque découverte désagréable. Vous saisissez ?

Pitté ! facteur ! — M*** — oh ! il est bien connu — n'a pas beaucoup d'amis, partant peu de correspondance. Il se console encore de l'absence des amis, mais ne peut prendre son parti de ne pas recevoir de lettres. Sa douleur est d'autant plus vive qu'à chaque distribution le facteur remet une ou deux lettres au voisin de M***, alors qu'invariablement il répond à ce dernier, avec un petit sourire narquois : « Rien encore, cette fois ».

L'autre jour, désespéré, le pauvre oublié s'écrie :

— Oh ! ce facteur maudit, il a plein son sac de lettres !... Qu'est-ce que ça lui ferait pourtant de m'en donner une !

On maû què passè. — On païsan que sa grossa courtena avâi fè nomma conseilli dé perrote, trâuvé on ovrai cutsi aô bor daû tsemin.

— Lé portan onna vergogne k'on omo ace minablio ké tè, pouessé baîré kanki' à sé rebatta dein lo terrau !

— Pachence po on iadzo, monsu lo conseilli, mâ vô mi ètré soû que d'ètré bête, cin ne douré pâ ace grand tin !

Pardon ! — Un homme qui n'a qu'un soupçon de nez — combien doivent l'envier — s'est marié l'autre jour, après avoir longtemps juré fidélité au célibat.

— Comment, Paul a pris femme ? dit un de ses amis en apprenant la chose.

— Eh bien, oui, l'autre jour.

— Oh ! c'est sans doute pour avoir un nouveau-né.

« Um » ou « a ». — Un auteur dont l'ouvrage va sortir de presse, y découvre « une » faute. Malheureusement, il est trop tard déjà pour la corriger. Il décide l'insertion, à la fin du volume, d'une note rectificative.

Soudain, se frappant le front : « Dois-je mettre *erratum* ou *errata* ? » demande-t-il à son éditeur.

— Mettez seulement *errata*.